

**JEAN-CHRISTOPHE RUFIN**

*de l'Académie française*

**LE GRAND  
CŒUR**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Romans et nouvelles*

- L'ABYSSIN, *Gallimard*, 1997. Prix Méditerranée et Goncourt du Premier roman (« Folio » n° 3137).
- L'ABYSSIN, Lu par Claude Giraud, Jean-Yves Berteloot et 10 comédiens (« Écoutez Lire »).
- SAUVER ISPAHAN, *Gallimard*, 1998 (« Folio » n° 3394).
- LES CAUSES PERDUES, *Gallimard*, 1999. Prix Interallié (« Folio » n° 3492 *sous le titre* Asmara et les causes perdues).
- ROUGE BRÉSIL, *Gallimard*, 2001. Prix Goncourt (« Folio » n° 3906).
- GLOBALIA, *Gallimard*, 2004 (« Folio » n° 4230).
- LA SALAMANDRE, *Gallimard*, 2005 (« Folio » n° 4379).
- UN LÉOPARD SUR LE GARROT. Chroniques d'un médecin nomade, *Gallimard*, 2008 (« Folio » n° 4905).
- LE PARFUM D'ADAM, *Flammarion*, 2007 (« Folio » n° 4736).
- KATIBA, *Flammarion*, 2010.
- SEPT HISTOIRES QUI REVIENNENT DE LOIN, *Gallimard*, 2011.

### *Essais*

- L'AVENTURE HUMANITAIRE, *Gallimard Jeunesse*, 1994 (« Découvertes » n° 226).
- LE PIÈGE HUMANITAIRE, Quand l'aide humanitaire remplace la guerre, *J.-Cl. Lattès*, 1986; « Poche Pluriel », 1992.
- L'EMPIRE ET LES NOUVEAUX BARBARES, *J.-Cl. Lattès*, 1991; « Poche Pluriel », 1993.
- LA DICTATURE LIBÉRALE, *J.-Cl. Lattès*, 1994. Prix Jean-Jacques Rousseau; « Poche Pluriel », 1995.

# LE GRAND CŒUR



JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

*de l'Académie française*

LE GRAND  
CŒUR

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Deux étions et n'avions qu'un cœur.

FRANÇOIS VILLON





I  
SUR LA TERRE DU ROI FOU



Je sais qu'il est venu pour me tuer. C'est un petit homme trapu qui n'a pas les traits phéniciens des gens de Chio. Il se cache comme il peut, mais je l'ai remarqué à plusieurs reprises dans les ruelles de la ville haute et sur le port.

La nature est belle sur cette île et il m'est impossible de croire qu'un tel décor puisse être celui de ma mort. J'ai eu si peur dans ma vie, j'ai tant de fois craint le poison, l'accident, le poignard que j'ai fini par me faire une idée assez précise de ma fin. Je l'ai toujours imaginée dans la pénombre, au crépuscule d'un jour de pluie, sombre et humide, un jour semblable à celui où je suis né et à tous ceux de mon enfance. Comment ces énormes figuiers de Barbarie gonflés de suc, ces fleurs violettes qui pendent en grappes le long des murs; comment cet air immobile, aussi frémissant de chaleur que la main d'un amoureux, ces chemins qui sentent les aromates, ces toits de tuiles, rondes comme des hanches de femmes, comment toutes ces splendeurs calmes et simples pourraient-elles servir d'instrument à la nuit absolue et éternelle, à la froidure violente de ma mort?

J'ai cinquante-six ans. Mon corps est en pleine santé. Les tortures que j'ai subies pendant mon procès n'ont laissé aucune trace. Elles ne m'ont même pas dégoûté des humains. Pour la première fois depuis bien longtemps, depuis toujours peut-être, je n'ai plus peur. La gloire, la plus extrême richesse, l'amitié des puissants ont tari ce qu'il pouvait y avoir en moi d'ambition, d'impatience avide, de désirs vains. La mort, si elle me frappait aujourd'hui, serait plus injuste que jamais.

Elvira, auprès de moi, ne sait rien. Elle est née sur cette île grecque et ne l'a jamais quittée. Elle ignore qui je suis et c'est cela que j'aime en elle. Je l'ai rencontrée après le départ des bateaux de la croisade. Elle n'a pas vu les capitaines de navire, les chevaliers harnachés pour combattre, le légat du pape me témoigner leur respect forcé et leurs hommages hypocrites. Ils avaient cru à mes prétendues douleurs et flux de ventre, et avaient accepté de m'abandonner sur cette île pour que j'y guérisse ou, plus probablement, que j'y meure. Je les avais suppliés de m'installer dans une auberge près du port et non dans la citadelle du vieux podestat. Je leur avais dit que je mourrais de honte si ce noble Génois, à son retour de voyage, apprenait que j'avais déserté le combat... En réalité, je craignais surtout qu'il découvre que j'étais en parfaite santé. Je ne voulais pas devenir son obligé et qu'il m'empêche, le moment venu, de quitter l'île, pour jouir de ma liberté.

Il y eut donc cette scène ridicule, moi couché, les bras étendus sur les draps, suant non de fièvre, mais de la touffeur du port qui pénétrait dans la chambre. Au pied de mon lit, en une bousculade qui débordait sur l'escalier de bois et jusqu'à la salle basse au-dessous, se pres-

sait un groupe de chevaliers en cotte, de prélats vêtus de leur plus belle chasuble, sortie des coffres de leur nave, et toute fripée encore d'y avoir été serrée, des capitaines, le heaume sous le bras, essuyant des larmes de leurs gros doigts. Chacun, par son silence embarrassé, prétendait faire absoudre la lâcheté qu'il pensait commettre en m'abandonnant à mon sort. Mon silence à moi se voulait celui de l'absolution, du destin accepté sans murmurer. Quand le dernier visiteur fut parti, quand je fus certain de ne plus entendre, en bas dans la ruelle, le cliquetis des armes, les bruits de semelles et de fers sur les pavés, je laissai exploser le rire que j'avais si difficilement contenu. J'ai ri pendant un bon quart d'heure.

En m'entendant, l'aubergiste grec crut d'abord que l'agonie avait pris chez moi ce masque odieux de comédie. Quand je repoussai les draps et me levai, il finit par comprendre que j'étais simplement heureux. Il monta du vin jaune et nous trinquâmes. Le lendemain, je le payai bien. Il me livra des habits de paysan et j'allai me promener en ville pour préparer ma fuite hors de cette île. C'est à ce moment-là seulement que j'ai découvert l'homme qui veut m'assassiner. Je ne m'attendais pas à cette rencontre. Elle a provoqué en moi plus de désarroi que de peur. J'ai une longue habitude, hélas, de ces menaces, mais elles avaient à peu près disparu ces derniers mois et je m'en étais cru délivré. La traque dont je suis l'objet contrariait de nouveau mes plans. Mon départ de cette île devenait plus compliqué, plus dangereux.

D'abord, il me fallait éviter de séjourner en ville, où l'on pouvait facilement me démasquer. Je demandai à l'aubergiste de me louer une maison cachée dans la

campagne. Il en a trouvé une dès le lendemain et m'a indiqué le chemin. Je suis parti à l'aube, il y a maintenant une semaine. C'est au dernier moment que j'ai découvert la maison, car elle est protégée des vents de terre par des haies d'épineux qui la dissimulent aux regards. Je suis arrivé aux heures chaudes de la matinée, en nage et couvert de la poussière fine du chemin crayeux. Une grande femme brune m'attendait, qui se nomme Elvira. L'hôtelier avait dû juger considérable la somme que je lui avais donnée et il avait cru à une erreur. Pour éviter que je ne revienne la corriger, il avait alourdi le service qu'il m'avait rendu en ajoutant une femme à la location des murs.

Elvira, avec qui je ne pouvais communiquer que par le regard, m'accueillit avec une simplicité que je n'avais pas connue depuis bien longtemps. Je n'étais pour elle ni l'Argentier du roi de France, ni le fugitif que protégeait le pape, mais seulement Jacques. Mon nom de famille, elle l'apprit quand je pris sa main pour la poser sur mon cœur. Tout l'effet que lui fit cet aveu fut qu'elle saisit à son tour ma main et que, pour la première fois, je sentis contre ma paume son sein rond et ferme.

Silencieusement, elle me fit ôter mes vêtements et me lava avec une eau parfumée de lavande qui avait chauffé en plein soleil dans une jarre. Pendant qu'elle me frottait doucement avec des cendres fines, je regardais au loin l'escarpement gris-vert de la côte que couvraient des oliviers. Les navires de la croisade avaient attendu le meltem pour quitter le port. Ils s'éloignaient lentement, les voiles mal gonflées par le vent tiède. Comment pouvait-on appeler encore croisade cette ultime promenade nautique, bien à distance des Turcs? Trois siècles

plus tôt, quand des chevaliers, des prêcheurs, des misérables couraient sus à la Terre sainte pour y trouver le martyr ou la gloire, le mot avait un sens. Aujourd'hui que les Ottomans étaient partout victorieux, que nul n'avait ni l'intention ni les moyens de les combattre et que l'expédition se bornait à encourager et armer de bonnes paroles les quelques îles qui étaient encore décidées à leur résister, quelle imposture de recouvrir ce voyage du nom ronflant de croisade ! C'était seulement le caprice d'un vieux pape. Hélas, ce vieux pape m'avait sauvé la vie, et j'avais pris part, moi aussi, à la mascarade.

Elvira saisit ensuite une éponge de mer gonflée d'eau tiède. Elle me rinça méthodiquement, sans négliger le moindre espace de peau et je frissonnai au contact de ce qui avait la douceur âpre d'une langue de félin. Les bateaux avaient l'air maussade, sur le bouclier bleu de la mer. Ils se balançaient en avançant à peine, leurs mâts penchés comme les cannes d'une troupe d'invalides. Tout autour de nous, les grillons tenaient une note intense qui tendait le silence et l'emplissait d'attente. Quand j'attirai Elvira vers moi, elle résista et m'emmena dans la maison. Pour les habitants de Chio, comme pour tous les peuples de l'Orient, le plaisir est dans l'ombre, la fraîcheur, la clôture. Le grand soleil, la chaleur et l'espace sont pour eux des violences insupportables. Nous sommes restés couchés jusqu'à la nuit et ce premier soir nous avons dîné sur la terrasse d'olives noires et de pain, à la lueur d'une lampe à huile.

Le lendemain, caché sous mon déguisement, le visage dissimulé dans l'ombre d'un grand chapeau de paille, j'ai accompagné Elvira en ville. Au marché, derrière un

étal de figues, j'ai aperçu de nouveau l'homme qui est là pour me tuer.

En d'autres temps, cette découverte m'aurait incité à agir : j'aurais cherché à fuir ou à combattre. Cette fois, et sans que je n'aie rien décidé, je suis resté paralysé. C'est étrange comme, au lieu de me précipiter vers l'avenir, le danger me ramène maintenant à mon passé. Je ne vois pas ma vie de demain, seulement celle d'aujourd'hui et surtout d'hier. L'instant présent, dans sa douceur, rappelle à lui les fantômes de la mémoire et, pour la première fois, je sens intensément le besoin de fixer ces images sur le papier.

Il me semble que l'homme lancé à mes trousses n'est pas seul. En général, ces tueurs agissent en groupe. Je suis sûr qu'Elvira pourrait en apprendre beaucoup sur eux. Elle prévient le moindre de mes désirs. Si l'un d'eux était de vivre, elle se dévouerait pour le satisfaire. Mais je ne lui ai rien dit, rien fait sentir. Non pas que je veuille mourir. Je pense confusément que ma mort, quand elle viendra, s'inscrira dans un destin et qu'il m'importe d'abord de le déchiffrer. Voilà pourquoi toutes mes pensées me ramènent en arrière. Le temps enfui a noué dans mon esprit une pelote serrée de souvenirs. Il me faut lentement la dévider pour tendre enfin le fil de ma vie, et comprendre qui doit un jour le couper. C'est ainsi que je me suis mis à écrire ces Mémoires.

Elvira a disposé une planche de bois sous la treille, du côté de la terrasse où l'ombre vient dès la fin de la matinée. Du matin jusqu'à la fin de l'après-midi, j'écris là. Ma main n'est pas accoutumée à tenir la plume. D'autres l'ont fait pour moi depuis bien des années et



plus pour aligner des chiffres que des mots. Lorsque je me discipline à former des phrases, lorsque je me force à mettre de l'ordre dans ce que la vie a jeté pêle-mêle en moi, je ressens dans les doigts et dans l'esprit une douleur bien proche de la jouissance. Il me semble que je participe d'une façon nouvelle au laborieux accouchement par lequel ce qui est venu au monde y retourne, en forme d'écriture, après la longue gestation de l'oubli.

Au feu du soleil de Chio, tout ce que j'ai vécu devient clair, coloré et beau, même les moments douloureux et sombres.

Je suis heureux.

\*

Mon plus ancien souvenir date de mes sept ans. Jusque-là, tout est mêlé, obscur, uniformément gris.

Je suis né au moment où le roi de France perdait la raison. On m'a très tôt raconté cette coïncidence. Je n'ai jamais cru qu'il pût y avoir le moindre lien, fût-il surnaturel, entre la folie brutale de Charles VI, survenue à cheval tandis qu'il traversait la forêt d'Orléans, et ma naissance non loin de là, à Bourges. Mais j'ai toujours pensé que la lumière du monde s'était éteinte avec la raison du monarque, comme pendant l'éclipse d'un astre. De là venait l'horreur qui nous environnait.

À la maison ou au-dehors, on ne parlait que de la guerre contre les Anglais, qui durait depuis plus d'un siècle. Chaque semaine, chaque jour parfois, nous parvenait le récit d'un nouveau massacre, d'une infamie subie par des innocents. Encore, nous étions en ville et protégés. La campagne, où je n'allais pas, semblait sup-

porter toutes les violences. Nos servantes, qui avaient de la famille dans les villages alentour, en revenaient avec des histoires monstrueuses. Mon frère, ma sœur et moi étions tenus à l'écart de ces descriptions de femmes violées, d'hommes torturés, de fermes brûlées et, bien sûr, nous n'avions pas de plus grand désir que de les entendre.

Tout cela se déroulait dans la grisaille et la pluie. Notre bonne ville semblait baigner dans un éternel crachin. Il devenait un peu plus noir l'hiver, mais jusqu'à la fin du printemps et dès le début de l'automne, il passait par tous les tons du gris. Seul l'été voyait s'établir durablement le soleil. Alors, la chaleur faisait subir à la ville une violence à laquelle elle n'était pas préparée et les rues se chargeaient de poussière. Les mères craignaient les épidémies : elles nous confinaient dans les maisons où les volets clos nous redonnaient de l'ombre et du gris, si bien que nous n'en perdions jamais l'usage.

J'avais acquis la vague conviction que le monde n'allait ainsi que parce que nous vivions sur la terre maudite d'un roi fou. Jusqu'à l'âge de sept ans, il ne m'est pas venu à l'esprit que ce malheur pouvait être circonscrit : je n'avais pas l'imagination d'un ailleurs, pire ou meilleur mais différent. Il y avait bien les pèlerins de Saint-Jacques qui partaient pour des terres lointaines et presque fabuleuses. Je les voyais remonter notre rue. La besace au côté, ils tenaient leurs sandales à la main, les pieds rafraîchis pendant des heures dans l'Auron qui coule en bas de notre faubourg. On disait qu'ils allaient vers la mer. « La mer » ? Mon père m'avait fait la description de cette étendue d'eau immense, aussi grande que des campagnes. Mais ses propos étaient confus : je

n'avais pas eu de mal à comprendre qu'il répétait des paroles confiées par d'autres. Lui-même ne l'avait jamais vue.

Tout a changé l'année de mes sept ans, le soir où je découvris les yeux rouges et la toison fauve de la bête.

Mon père était pelletier. Il avait appris son métier dans un petit bourg. Quand il fut bien habile à traiter les simples peaux de renard ou de lièvre, il vint en ville. Deux fois l'an, dans les grandes foires, des marchands de gros vendaient des fourrures plus rares de vair ou de petit-gris. Hélas, les dangers de la guerre rendaient le plus souvent le voyage impossible. Mon père devait compter sur de petits négociants pour apporter jusqu'à lui les peaux achetées aux grossistes. Certains de ces marchands étaient des chasseurs qui avaient traqué eux-mêmes les animaux au fond des forêts. Ils s'étaient mis en route en usant des peaux comme d'une monnaie : ils les échangeaient en chemin contre de la nourriture ou un gîte. Ces hommes des bois étaient en général vêtus eux-mêmes de fourrure. Mais ils la portaient pelage apparent, tandis que l'ouvrage des fourreurs comme mon père était de monter les peaux retournées, le pelage vers le dedans, pour tenir chaud, dépassant à peine le bord des manches ou du col. Longtemps, je fis la différence entre le monde civilisé et la barbarie sur ce seul critère. J'appartenais à la société des hommes évolués et j'enfilais chaque matin un pourpoint doublé d'une invisible toison. Tandis que les hommes sauvages, à l'image des bêtes, paraissaient encore couverts de poils, peu importait que ce ne fussent pas les leurs.

Dans l'atelier qui ouvrait sur la courette, à l'arrière de la maison, étaient empilées par ballots d'un ou deux

timbres des fourrures de vair, de martre, de zibeline. Leurs tons gris, noir, blanc, étaient à l'unisson de nos églises de pierre, de nos toits d'ardoise que la pluie rendait d'un violet tirant sur le noir. Des reflets roux, sur certaines peaux, rappelaient les feuillages d'automne. Ainsi, de chez nous jusqu'aux forêts profondes des pays lointains, la même monotonie de couleur répondait à la mélancolie des jours. On disait de moi que j'étais un enfant triste. En vérité, je ressentais plutôt la déception d'être arrivé trop tard dans un monde que la lumière avait quitté. Je nourrissais le vague espoir qu'elle pût un jour se rallumer, car je ne sentais pas en moi de disposition à la mélancolie. Il ne fallait qu'un signe pour que ma vraie nature ne se révèle...

Le signe attendu est arrivé un soir de novembre. Les vêpres avaient sonné à la cathédrale. Dans notre maison neuve, tout en bois, je partageais une chambre avec mon frère au deuxième étage sous la pente du toit. Je jouais à lancer une pelote au chien de ma mère. Rien ne m'amusait autant que de le voir plonger dans l'escalier raide, la queue en l'air, quand je lui jetais la pelote. Il remontait en la tenant fièrement dans la gueule et grognait pendant que je la lui reprenais. La soirée était morne. J'entendais la pluie crépiter sur le toit. Mon esprit vagabondait. Je lançais sa balle d'étoupe au chien, mais son manège ne m'amusait plus. Soudain, un calme inattendu se fit dans la chambre : le chien avait dévalé l'escalier mais n'était plus remonté. Je ne m'en rendis pas compte tout de suite. Quand je l'entendis japper à l'étage du dessous, je pris conscience que quelque chose d'anormal était survenu. Je rejoignis le chien. Il se tenait en haut de la volée d'escalier qui montait du rez-

I. Sur la terre du roi fou	11
II. La caravane de Damas	91
III. L'Argentier	179
IV. Agnès	271
V. Vers la renaissance	393
<i>Postface</i>	491



# Le grand Cœur Jean-Christophe Rufin

Cette édition électronique du livre  
*Le grand Cœur* de Jean-Christophe Rufin  
a été réalisée le 03 avril 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070119424 - Numéro d'édition : 155782).

Code Sodis : N31354 - ISBN : 9782072305696

Numéro d'édition : 223043.